

**BOURBON BUSSET**

*de l'Académie française*

# Comme le diamant

journal IV

*nrf*

**GALLIMARD**







*A Mircea Eliade*  
*dont le Traité d'histoire des religions*  
*m'a conduit sur les chemins*  
*de l'hérogamie,*  
*en témoignage*  
*d'amicale gratitude.*



*« Trouver le lieu et la formule » se confond avec « posséder la vérité dans une âme et un corps »; cette aspiration suprême suffit à dérouler devant elle le champ allégorique qui veut que tout être humain ait été jeté dans la vie à la recherche d'un être de l'autre sexe et d'un seul qui lui soit sous tous rapports apparié, au point que l'un sans l'autre apparaisse comme le produit de dissociation, de dislocation d'un seul bloc de lumière.*

André Breton, *Arcane 17*.

*Deux âmes ainsi unies n'ont rien à craindre. Avec la concorde, la paix et l'amour mutuel, l'homme et la femme sont en possession de tous les biens. Ils peuvent vivre en paix derrière la muraille inexpugnable qui les protège et qui est l'amour selon Dieu. Grâce à l'amour, ils sont plus fermes que le diamant et plus durs que le fer, ils naviguent dans la plénitude, cinglent vers la gloire éternelle et attirent toujours davantage la grâce de Dieu.*

Saint Jean Chrysostome,  
*Homélie sur la Genèse.*



*Pour L.*

*22 septembre 1968.*

L'automne commence, vraie saison, qui est passage et non mise en scène de la verdure, du soleil ou de la neige.

Je veux continuer à tenir ce Journal d'un amour durable. La chose la plus sérieuse de la vie, on n'en parle qu'en plaisantant, parce qu'elle fait peur. On redoute la force explosive de l'amour absolu.

« L. me dit qu'elle préfère disparaître à me faire du mal en m'imposant sa présence. Elle a l'impression de me peser. Elle voudrait disparaître de ma vie, sans laisser de traces. Je lui dis que je crois qu'elle a raison et qu'il vaut mieux ne pas attendre. Elle ne bronche pas, dit : " C'est entendu. " Elle détourne les yeux, je lui prends la tête entre mes mains, elle a des larmes, qui ne coulent pas. Je lui dis que je n'ai pas de photo d'elle. Elle me dit : " Je ne suis pas photogénique mais j'en ai une quand j'étais petite. " Je lui propose de danser. Elle accepte avec enthousiasme et met un disque. Je lui dis alors que je parlais par plaisanterie. Elle ne manifeste aucun soulagement. Elle est heurtée de ce que je l'ai mystifiée. Elle pense que je ne l'ai pas prise au sérieux. » J'ai retrouvé cette note au fond d'un tiroir, dans des papiers datant de 1938.

Le poète Armand Robin souhaitait expirer comme une plante. Il est mort mystérieusement en 1961 à l'Infirmierie spéciale du dépôt. Il ne voulait pas exister comme individu mais s'enfouir dans ses ancêtres bretons. Il connaissait une vingtaine de langues. La parole humaine, qu'il écoutait toutes les nuits pour rédiger son bulletin de la radio, ne comptait plus pour lui. Il aurait aimé prêter sa voix aux animaux et aux choses, ce qu'il a fait dans ses derniers poèmes qui s'écoulaient comme une source de haute montagne. Innocent aux mains pleines, il ne pouvait survivre. Il ne savait pas se débrouiller. Il comparait Paris à un buisson géant. Il s'y est empêtré et empalé.

L'amour rapproche plus de l'amour du prochain que la vague solidarité sociale. J'ai senti cela très fort au milieu des mendiants de Bombay.

Chaque paragraphe de ce Journal est la marche d'un escalier. Où conduit-il? Si je le savais, taillerais-je encore les marches? Ce que je sais, ou crois savoir, c'est qu'il me faut sans cesse surmonter l'illusion qu'il y a au fond de l'esprit une vérité cachée qu'il s'agit d'exhumer. C'est l'agencement si mystérieusement clair du monde qui pose une énigme. Je vis auprès d'une force libre et généreuse que le mythe du Lion exprime très bien. Ma tâche, c'est à dessein que j'emploie ce mot un peu solennel, est de donner à voir cette relation primordiale et de préciser comment se développe par elle, en elle, grâce à elle, cette chose singulière qui s'appelle une union.

*30 septembre 1968.*

L'été, cette année, dans le Hurepoix, n'est pas arrivé à mûrir. Septembre, pour nous, s'est achevé à Amsterdam où le soleil faisait briller les canaux. Puis un grand vent s'est levé, chassant les nuages de la mer. Nous avons revu les Van Gogh, le champ de blé aux corbeaux, la charrue abandonnée, le château bleu d'Auvers au bout de son chemin hanté. Voici octobre, éclatant et pressé, qui, à peine né, meurt.

Au Mexique, naguère, un volcan a poussé, en l'espace d'une nuit, dans un champ de maïs. Le nôtre, fils du soleil et de la pluie, abrite-t-il, cette année encore, une famille de sangliers? Les marçassins capturés par nos enfants nous en apprennent long sur les mœurs ennemies. Ils sont vifs dans leurs mouvements, moins vifs d'esprit. Très gloutons, ils ne dédaignent pas la charogne. D'un héron tué par erreur et jeté dans leur enclos, ils n'ont laissé que le bec. Ils sont affectueux mais leur affection est commandée par leur appétit. Quand ils mordillent le bout de nos souliers, c'est par gourmandise.

L'émeute d'étudiants de Mexico a fait trente morts. Ce pays de fleurs est celui de la danse macabre. La mort y est la compagne qui justifie la chienne de vie. La fête où l'on jette tout pour que la flamme monte haut rapproche de cette amie lointaine et impatiemment attendue.

Mon fils Charles fait l'apprentissage des rapports humains. Il comprendra vite que les forts peuvent se payer le luxe de la franchise, que ce sont les faibles qui mentent, que s'interroger sur la sincérité de l'interlocuteur, comme font les débutants, est un leurre, qu'il faut évaluer la force réelle, la force intérieure du vis-à-vis.

« L'Histoire est un cauchemar dont j'essaie de me réveiller. » Cette phrase de James Joyce convient à cette année 1968 finissante où l'Histoire, sous son apparence la plus sinistre, s'est brutalement éveillée. Vietnam, Biafra, Tchécoslovaquie, à tous les points de l'horizon flotte l'étendard de sang. En Amérique latine, la chaudière bout. C'est là sans doute que l'explosion aura lieu. Les stratèges en chambre alignent les chiffres. On démontre qu'on ne peut faire mieux ni plus vite. En dehors des marxistes, personne ne propose rien. Pourtant, le but est moins de bâtir une société plus juste, ce qui est une mystification verbale, que de prendre immédiatement tous les moyens pour permettre à chaque homme de faire vivre décemment sa femme

et ses enfants. Cette proposition est révolutionnaire. Il est beaucoup plus confortable de s'exciter sur des plans à long terme et théoriques. On prêche à son aise la violence et la liquidation de ceux qui ont les mains sales parce qu'ils s'en servent. Dire qu'on préfère le bain de sang au bain de boue est une jolie phrase de salon.

« Tant vaut l'homme, tant vaut la politique, me dit le garde forestier. Comment l'électeur peut-il juger de l'homme? » Je lui réponds que c'est aux milieux dirigeants d'éclairer l'opinion sur la valeur des aspirants au pouvoir mais je sais que les hauts fonctionnaires et les chefs d'entreprise qui sont à même de porter un jugement fondé n'osent le faire. Ils craignent le ressentiment de ceux dont ils dénonceraient les faiblesses. On prétend respecter les personnes. En fait, on ménage sa carrière.

A ce nationaliste étroit je suggère que le patriotisme n'a de sens que si on aime son pays comme on aime une femme. De la France, il faut se sentir responsable, il faut la protéger. Cela vaut surtout pour la langue française, si fragile et si exposée. Au temps des ordinateurs, le territoire est plus une servitude qu'un privilège. L'invasion linguistique est la plus redoutable. Le nationalisme est irritant quand il confond, par un réflexe de fonctionnaire jacobin, l'Administration et la Nation. Il touche quand on y devine les alarmes de l'amant pour la bien-aimée.

« Le Fils connaît le Père. » Jésus-Christ révèle qu'on atteint l'éternel par l'historique et l'absolu par l'amour. Ainsi se trouvent justifiés ceux qui n'ont pas arrêté au seuil de leur cœur qui désirait y entrer.

*9 octobre 1968.*

« Un artiste est un mystique, me dit ce jeune surréaliste. » Je crois plutôt qu'un artiste est un nostalgique de la mystique et qu'il s'aperçoit qu'elle lui est dérobée. Il cherche à créer chez

le lecteur cette nostalgie et c'est pourquoi il est plus qu'un baladin. Il lui manque une partie de lui-même, la meilleure, et il s'efforce de la reconquérir à l'aide des failles invisibles qui zèbrent le quotidien.

A la campagne, au clairon du matin répond le tambour du soir. En ville, il faut une oreille exercée pour saisir, à travers le vacarme, l'insistance d'une mélodie.

Un grand patron m'explique qu'il faut, dans un monde en mutation rapide, prêcher les valeurs de détachement. Il veut dire par là qu'il convient de favoriser la mobilité de la main-d'œuvre, sans s'apitoyer sur les reconversions brutales ni sur l'allergie des ouvriers à abandonner le paysage natal. Un peu plus de cynisme, s'il vous plaît.

Pendant que je lis *Pierre* de Melville, L., en sari jaune de chrome clair, tapisse un fauteuil Directoire d'une étoffe jaune de chrome foncé. Dehors, le soleil poursuit sa lutte contre les ondées qui retardent les semis de blé.

Je promène mon Lion L. dans la forêt de Fontainebleau, du côté des Grands Feuillards et du chemin de Haute Borne. Nous regardons, tantôt en l'air, tantôt à nos pieds, la métamorphose des nuages et la cime des pins, le limbe des feuilles mortes et le chapeau brun des coulemelles. Nous ne regardons à hauteur d'homme que pour sourire. Nous sourions au mystère de la transparence.

J'aime prendre le train pour aller à Paris. Sur la route, on ne voit que capots ou caisses. Dans le train, on voit des têtes.

Le combat contre la limite me paraît résumer une vie d'homme. La recherche de l'absolu est plus vivante dans un amour vrai que dans les ambitieux desseins. Je ne parle que pour moi,

ayant fait les deux expériences. La plus risquée, la plus aventureuse, s'abrite sous la pancarte : vie privée.

Goethe a dit un jour : « Les hommes ne sont créateurs de poésie et d'art que tant qu'ils sont encore religieux. » Dans un climat irreligieux, l'art est divertissement ou recherche intellectuelle. Il lui manque ce qui manque à l'érotisme pour devenir amour.

*20 octobre 1968.*

Dans la vieille petite église de Bouville le prêtre commente le précepte : aller dans le monde sans être du monde, paradoxe évangélique fort et rugueux. Quand je visite les prisonniers, j'ai peu de mérite à résister à l'atmosphère pénitentiaire. Si je fréquentais les salons, la tentation ne serait guère plus forte mais, si je hantais les coulisses de la politique, le risque augmenterait. Le milieu politique est un vrai milieu, le plus proche du milieu des truands où n'entre pas qui veut, où l'on rejette les intrus, où l'on ne fait pas de cadeaux, où il faut faire ses preuves.

En présence d'un couple d'inconnus, j'ai envie de protéger la femme et de cogner sur l'homme.

« Dans notre société, se lamente le planificateur, l'élément d'incertitude vient de l'insatisfaction ». L'explosion est d'autant plus forte et plus imprévisible qu'elle figure, à titre d'aléa, dans les calculs. La révolte veut être libre de son lieu et de sa date. Il serait sage de recenser les domaines où les chances d'éclatement sont les plus grandes.

Alors que l'amour passager brille et meurt, que l'attachement sans amour s'étirole, l'amour fou et durable, poussé à l'extrême, s'accomplit. Parier pour la durée là où elle est le plus contestée, construire un couple indissoluble, ce défi permet de faire le tri entre les vraies et les fausses fidélités, entre celles qui libèrent

et celles qui asservissent, entre traditions et routines. Il faut une idée-force, dont on a éprouvé la solidité. Dès lors, les remparts en carton s'effondrent, les mirages vont rejoindre les songes.

Le Proche-Orient flambe de nouveau. Je pense à Louis Massignon, le « cheikh admirable », comme l'appelaient ces Arabes pour lesquels il était prêt à donner sa vie. Combien de vies lui aurait-il fallu pour épuiser son cœur? Jusqu'au dernier jour, je l'ai entendu s'étonner, de sa voix sourde et pressée, de la bassesse humaine. Il ne méprisait personne. Simplement, il ne comprenait ni la bêtise ni la lâcheté.

La publication régulière de ce Journal me prémunit contre la tentation de tout truquage. Il est sans intérêt de rectifier ce qu'on a écrit quelques mois auparavant. S'il s'agit de lustres ou de décennies, cela doit être différent. Quant au Journal posthume, il est aisé de le soumettre de son vivant à des révisions périodiques.

*27 octobre 1968.*

Descendant vers le Var, notre nouveau pays, et vers notre chartreuse de Salernes, nous nous arrêtons à la Tour d'Aigues. Les ruines du château, la « forteresse volante », dévisagent le passant avec l'insistance d'un crâne de squelette. La porte immense, ornée de frises par le baron de Cental pour séduire la reine Margot qui n'en franchit jamais le seuil, est un arc de triomphe qui ouvre sur le vide. Ce monument prend son sens d'avertissement grâce à l'entourage de décombres. On tourne autour de la « forteresse volante » comme autour d'un aérolithe. A Palmyre aussi, le temple de Bel est un monstre chu sur la terre, pendant la nuit.

Quand, sur la route, chante une enfant, l'arbre oublie de remuer, l'herbe de croître. Chacun retient son souffle, sauf le soleil qui lance ses rayons pour attirer celle qui pousse le monde comme un troupeau.

29 octobre 1968.

Jour anniversaire de la création du *Don Juan* de Mozart à Prague, où l'on a célébré le cinquantenaire de l'indépendance de la Tchécoslovaquie dans un accablement que le morne optimisme officiel a souligné d'un paraphe sinistre. La plus belle ville d'Europe est entrée dans la nuit. Je pense aux cœurs libres qui, derrière les volets, battent fort, au petit matin, quand dans la rue des pneus crissent.

Dans le paysage de Salernes, L. ne voit pas plus de choses que moi, elle voit mieux, appliquant le précepte chinois : « Ne me demande pas si le principe est en ceci ou en cela, il est en toutes choses. »

L'amour durable, me dit L., n'est pas l'amour confortable. Elle a raison. Il n'est pas un *moyen* commode d'assurer la cohésion de la société. Si l'on renverse la perspective, la société doit donner à chacun les conditions matérielles qui permettent de construire un grand attachement. L'amour du couple devient ainsi le *but* de la société.

Notre voisin de la Combe amère aime beaucoup son cheval, un vieux cheval de labour pas bien beau mais qui a une très bonne tête. Le cheval voudrait-il changer de situation avec son maître? J'ai idée que non. Cela lui ferait des responsabilités. Quant au laboureur, il ne changerait sûrement pas. Il est heureux de protéger sa bête, de se sentir son supérieur, un supérieur amical. Un ouvrier d'usine ne peut avoir les mêmes sentiments pour sa machine. Tout au plus admire-t-il ses performances. Cela fait une sacrée différence.

Beaucoup de chrétiens célèbrent le sens de l'Histoire alors qu'il leur manque le sens de la perspective historique. Le malaise de l'Église n'est qu'une péripétie dans l'existence d'une institution deux fois millénaire et qui en a vu bien d'autres. Le chrétien doit faire preuve de la sérénité d'un homme en marche vers

la vérité et non pas de l'angoisse du propriétaire d'un héritage.

*11 novembre 1968.*

Devant le monument aux morts de Ballancourt où sont inscrits les noms de ma mère et de mes deux frères, l'ami qui m'a succédé à la mairie rappelle comment, il y a cinquante ans, mon père a reçu les plénipotentiaires allemands et les a conduits au wagon de Foch. Les enfants sont là. J'ai l'impression, maintenant que je leur ai donné le Saussay, d'avoir opéré la soudure entre eux et mes parents. J'ai joué mon rôle.

« Marche en avant de toi-même comme le premier chameau de la caravane », dit un proverbe arabe. J'ajouterai : comme l'officier d'infanterie qui sort le premier de la tranchée. Le moi est haïssable s'il se camoufle pour mieux se faire valoir. Il est plus acceptable quand il se montre à visage découvert.

*25 novembre 1968.*

En forêt de Vouzeron, on me fait conduire une pelleteuse. La boue de Sologne est onctueuse à souhait. La manœuvre de l'engin me rappelle les exercices de gymnastique où il faut coordonner deux mouvements contraires. Je n'ai pas enlisé la machine. L'honneur est sauf.

Nous retrouvons la Campagne du Lion envahie par les feuilles mortes. L. les balaie et m'explique leurs qualités et leurs défauts : les feuilles de platane s'enroulent et sèchent sans faire trop d'histoires, les feuilles de figuier noircissent et salissent l'allée, les feuilles de tilleul sont les plus correctes, elles s'éva-nouissent dans le sol.

Je résiste mal à la tentation de dire ce que je pense, à savoir que l'argent et la réussite sociale sont les produits de remplacement du bonheur sexuel. Je le suggère et m'arrête aussitôt devant la mine de mes commensaux.

Seuls ici, en couple sauvage, nous nous apercevons que les choses nous regardent. Nous savons bien que ce regard des choses en cache un autre.

Ce savant dit qu'il faut choisir entre la dialectique et la superstition, entre Marx et la religion. Mais la dialectique est superstition. La vraie dialectique est entre la superstition païenne et la superstition de la dialectique. Surgit alors le catholicisme, tension entre l'organisation ecclésiale et la revendication du jugement libre. Comme le dit Kierkegaard, l'arme défensive de l'Église contre l'intrusion de la dialectique est la présence visible du Pape:

Sur le chemin de Villecroze, je suis soudain submergé par un troupeau de moutons. Les agneaux s'affolent et sautent de-ci de-là, les quatre pattes en l'air. Le berger me propose d'en acheter un. Qu'en ferait L.? Jamais elle ne voudra le conduire chez le boucher. Il vieillira, solitaire et gavé. « Si vous changez d'avis, me dit le berger, vous me trouverez facilement, je suis le mari de la directrice de l'école des filles de Salernes. »

*7 décembre 1968.*

La cueillette des olives bat son plein. C'est une bonne année. Dans les olivettes, maris et femmes, chacun sur une échelle, jacassent et rient au soleil qui leur cligne de l'œil à travers la fente des nuages. Sur le bord des routes, les olives sont plus nombreuses. Le brassage de l'air par les véhicules favorise la fécondation.

Quand j'écoute du Bach, mon porte-plume est pris de frénésie et j'ai du mal à le suivre. Il est si joyeux que sa joie me gagne. Quand nous arrivons au bout du paragraphe, je suis déçu. Lui est tout prêt à repartir.

L. ranime mon cœur et me conduit sur les chemins de la vérité. Elle a quitté ses robes de la ville. Son sari corail foncé

brille au milieu des troncs givrés, comme j'ai vu, sur la route de Kandy, fleurir les saris multicolores parmi les arbres à pain et les palmiers. Son sourire craintif me fait signe. Ma tête et mon corps contractent alliance et mesurent le poids de la simplicité :

Le langage des figures échappe au discours abstrait. Dans cette faille se précipite le démon du poème. Je recopie avec satisfaction ces vers de Dante sur Ève et Marie au début du chant XXXII du *Paradis* :

*La plaie ointe et reclose par Marie  
Celle-là qui est si belle à ses pieds  
C'est elle qui l'ouvrit et la creusa.*

Pour L., Dieu resplendit en toutes choses. Elle voit sa trace partout. C'est pourquoi elle s'affaire à améliorer, à embellir, comme si, d'une minute à l'autre, le Maître devait rentrer de voyage et faire le tour de ses champs.

La vieille paysanne, qui n'a qu'un mouton qu'elle appelle son cadet, montre de son bâton d'olivier le jardin des morts dont le mur blanc étincelle au soleil : « Quand je serai là-bas, au boulevard des allongés, je me reposerai enfin. On doit y être bien, puisque personne n'en revient jamais. » Le rire craquelle son visage recuit et fait valoir ses chicots.

Le conseil que les indigènes de l'île de Pâques donnent à leurs fils, au moment où ils se marient, est d'une délicatesse à nous faire rougir de honte, nous les civilisés : « Ne la fais souffrir qu'en lui donnant des enfants. » Cela rejoint la phrase de Bismarck à sa jeune femme : « Oublierai-tu que je t'ai épousée pour t'aimer? »

Le grésillement de la pie rend un son plus moderne que la harpe éolienne des fils téléphoniques.

« On a dit beaucoup de choses bizarres, pitoyables, révoltantes sur l'amour, mais la plus bête qu'on ait dite est qu'il n'est valable que jusqu'à un certain degré. » Une fois de plus, je prends comme écran pare-feu Monsieur Cimetière, pour donner un pseudonyme supplémentaire au pieux séducteur danois qui les utilisait tant.

*17 décembre 1968.*

Notre ami ermite nous dit : « Dans votre campagne, vous formez tous les deux une petite communauté matrimoniale. » L., qui aime la monotonie monastique, est ravie.

J'ai longtemps hésité entre quatre attitudes : 1° Avoir un rapport relatif avec le relatif, ce qui me paraît sensé. 2° Avoir un rapport absolu avec l'absolu, ce qui, aussi, me paraît sensé. 3° Avoir un rapport absolu avec le relatif, c'est-à-dire se mystifier soi-même, attitude que j'ai eue longtemps vis-à-vis de ma profession. 4° Avoir un rapport relatif avec l'absolu, position que j'ai eue quand le courage me manquait pour aller jusqu'au bout de mes convictions. Le 1 et le 2 peuvent très bien coexister. C'est être dans le monde sans être du monde.

Nous avons écouté à France-Musique le *Requiem* de Fauré dirigé par André Cluytens. Le *In paradisum* final, chanté par Victoria de Los Angeles, est d'une beauté presque insoutenable. Après, nous avons attendu dix minutes avant de rompre le silence. Peut-être aujourd'hui n'y a-t-il que deux voies possibles : réduire la parole au silence en pratiquant le terrorisme du langage logique, ou faire parler le silence.

*21 décembre 1968.*

On ne promet plus la lune aux hommes, on offre à la lune trois hommes. Enfermés dans leur capsule, ils foncent vers ce désert qui n'est beau que vu de très loin. L. est épouvantée. Les exposer ainsi pour le jour de Noël lui paraît aussi sacrilège que les sacrifices humains.



## BOURBON BUSSET

### Comme le diamant

Ce Journal, ce Livre de Raison, comme on disait au XVII<sup>e</sup> siècle, a comme mythe de référence l'*hiérogamie*, la sacralisation du couple. Pour l'auteur, le couple résolu à vivre un amour absolu est l'avenir de l'homme. Le titre est tiré de cette phrase de Jean Chrysostome : «Grâce à l'amour, l'homme et la femme sont plus fermes que le diamant.»

*nrf*



9 782070 278336



71-I A 27833 ISBN 2-07-027833-6

Extrait de la publication